

## DANIEL BOUKMAN OU LA PAROLE COMME ENIGME

Chez Daniel Boukman, le chant de la poésie toujours a percé, irrépressible, sous la revendication politique, sociale, ou culturelle. Comment mieux prouver cette assertion qu'en évoquant le titre lui-même incantatoire assigné par Daniel Boukman à l'un de ses recueils voués à la critique de la négritude assimilée alors à une résurgence de l'orphisme dans sa dimension la plus captieuse ? "Chant pour hâter la mort du temps des Orphée"<sup>1</sup> est, en effet, le titre de l'ouvrage, qui me paraît résumer de la manière la plus saisissante l'itinéraire de Boukman et son inspiration iconoclaste. Il faut comprendre que dans sa logique symbolique, un tel titre signifie que seul le poétique (le chant) est qualifié pour subvertir le poétique, en disqualifiant, à travers lui, les ruses du politique et les simagrées de l'idéologie qui s'autorisent de son masque. Intégrisme poétique ou poésie de l'intégrité ? S'agissant de Boukman, le départ se doit d'être fait sans ambiguïté et sans hésitation au profit du second terme de l'alternative, tant il est vrai que ce poète, martiniquais de naissance, algérien de destin et caribéen d'aspirations est l'une des sentinelles les plus vigilantes à inlassablement monter la garde aux marches de notre bonne conscience.

Ni opportuniste, ni fixiste, la démarche de cet intellectuel pétri de modestie et d'ambition vraie (et qui a sacrifié une belle carrière sociale aux exigences morales d'un adolescent de la fin des années 50) a toujours été la quête âpre et résolue, solitaire et solidaire tout à la fois, d'une issue honorable pour la Martinique et son environnement caribéen. En tout cas d'une issue viable, dans une vigilance spartiate aussi éloignée de la dérégulation des "ventres creux" que de la suffisance des "ventres pleins".

Je viens, par ces mots, à peine d'esquisser l'homme au risque d'avoir attenté à sa naturelle pudeur et, ce faisant, de lui faire regretter la demande de préface adressée au créoliste que je suis pour ce recueil par lequel le plus officiellement du monde il signe son adhésion constructive à un mouvement et une problématique littéraires dont la pertinence et la fécondité n'ont été, à ce jour, qu'entrevoies, je veux parler de la créolité. Il me faut maintenant tenter non pas de dire l'oeuvre du poète, dans sa globalité, mais plutôt de suggérer ~~cette oeuvre~~ qui s'offre, inédit, à mon appétit sous les espèces de pawol bwa sek.

\*cet ouvrage

Beaucoup de gens s'imaginent que le fondement de la créolité n'est rien d'autre qu'une critique parricide de la négritude. Si cela était, nul doute que Daniel Boukman eût d'emblée initié l'élan de la créolité littéraire, par le seul fait de sa cruelle et - à mon gré - parfois injuste critique de la négritude césairienne. Il serait plus conforme à la vérité d'affirmer que l'oeuvre de Boukman associée à d'autres (celle de Glissant surtout) aura contribué, avec le temps, aux sédimentations d'où aura émergé le mouvement de la créolité comme achèvement critique des postulations du Cahier d'un retour au pays natal.

Daniel Boukman. **Boukmann** (avec deux n), devrais-je écrire, pour être fidèle (quant à la prononciation suggérée par une telle graphie) au souvenir du héros de Bois Caïman qui, par son serment assorti d'une

---

<sup>1</sup> paru chez Oswald, 19..

DANIEL BOUKMAN OU LA PAROLE COMME ENIGME

Chez Daniel Boukman, le chant de la poésie toujours a percé, irrépressible, sous la revendication politique, sociale, ou culturelle. Comment mieux prouver cette essence qu'en évoquant le titre lui-même incertainement assigné par Daniel Boukman à l'un de ses recueils voués à la critique de la négritude assimilé alors à une réurgence de l'orphisme dans sa dimension la plus capiteuse ? "Chant pour habiter la mort du temps des Orphés"<sup>1</sup>. En effet, le titre de l'ouvrage, qui me paraît révélateur de la manière la plus saisissante l'intensité de Boukman et son inspiration iconoclaste. Il faut comprendre que dans sa logique symbolique, un tel titre signifie que seul le poète (le chant) est qualifié pour subvertir le poétique, en dépassant, à travers lui, les traces du politique et les simagrées de l'idéologie qui s'autocritiquent de son masque. Intégrisme poétique ou poésie de l'intégrité ? S'agissant de Boukman, le débat se doit d'être fait sans ambiguïté et sans hésitation au profit du second terme de l'alternative, tant il est vrai que ce poète martiniquais de naissance, algérien de destin et caribéen d'aspirations est l'un des seuls à avoir gardé les plus vigiles à inlassablement monter la garde aux marches de notre bonne conscience.

Ni opportuniste, ni fixiste, la démarche de cet intellectuel pétri de modestie et d'ambition vraie (et qui a sacrifié une belle carrière sociale aux exigences morales d'un adolescent de la fin des années 20) a toujours été la quête d'un équilibre, solitaire et solidaire tout à la fois, d'une issue honorable pour la Martinique et son environnement caribéen. En tout cas d'une issue viable, dans une vigilance éternelle aussi éloignée de la débauche des "ventres creux" que de la surabondance des "ventres pleins".

Je viens, par ces mots, à peine d'expliquer l'homme au risque d'avoir manqué à sa naturelle pudeur et, ce faisant, de lui faire regretter la demande de précision adressée au rédacteur que je suis pour ce recueil par lequel le plus officiellement du monde il signe son adhésion constructive à un mouvement et une problématique littéraires dont la pertinence et la fécondité n'ont été, à ce jour, qu'entretenues, je veux parler de la crédibilité. Il me faut maintenant tenter non pas de dire l'œuvre du poète, dans sa globalité, mais plutôt de suggérer ~~une œuvre~~ qui s'offre, j'ajoute, à mon esprit sous les espèces de parole d'homme.

Beaucoup de gens s'imaginent que le fondement de la crédibilité n'est rien d'autre qu'une critique partisane de la négritude. Si cela était, nul doute que Daniel Boukman eût d'emblée initié l'étan de la crédibilité littéraire, par le seul fait de sa cruauté et - à mon avis - par la parole injuste et dure de la négritude éternelle. Il serait plus conforme à la vérité d'affirmer que l'œuvre de Boukman associée à d'autres (celle de Glissant surtout) aura contribué, avec le temps, aux édifications d'un art émergeant le mouvement de la crédibilité comme achèvement critique des postures du Cahier d'un retour au pays natal.

Daniel Boukman, Boukmann (avec deux n), devrais-je écrire, pour être fidèle (quant à la prononciation suggérée par une telle graphie) au souvenir du héros de Bois Caïman qui, par son serment assorti d'une

<sup>1</sup> par chez Oswald, 19.

\* (Haïtien) impitoyable résolution ("Boulé kay, koupé tèt") initia la première guerre anticolonialiste moderne à avoir été menée pour une indépendance nègre. Nègre ? Oui, assurément. A condition toutefois d'assigner à cet adjectif une valence africaine et non pas créole. La révolution haïtienne fut, en effet, une révolution menée non pas par des créoles, mais par des esclaves nés en Afrique (des Bossale). Et Boukman\* était de ceux-là. En sorte que le recours au pseudonyme littéraire Boukman, selon la forme graphique où nous l'a léguée l'historiographie en langue française - la seule qui existât - plonge ses racines dans une évidente africanité mais dit, par la même occasion, qu'il s'agit là d'une africanité en mutation, confrontée par le viol, le rapt et le fouet, aux défis de l'univers plantationnaire des Antilles. D'une africanité en cours de transformation, d'une africanité en stage de créolisation. C'est donc à la manière toute en symboles du poète et non pas à coup de déclarations que Daniel Boukman construit tout à la fois sa poésie et la mythologie qui la nourrit. C'est, de la même façon, comme il se doit pour un poète, par un acte littéraire d'importance que Boukman investit le champ-ouvert, il est vrai - de la créolité. Il s'autorise d'emblée de la caution de l'oralité créole, celle-là même qui, aux veillées, égrène, entre contes, danses et chants, le chapelet convenu et faussement énigmatique des "titim bwa sèk".

Le passage de la veine française à la veine créole est à noter ici non pas comme l'expression d'un manque comblé, car à vrai dire, on ne saurait affirmer que Boukman ait pâti de l'ingratitude de l'écriture, en langue française. C'est plutôt la manifestation d'une écoute plus attentive de la marche des "ignames dans le sol" antillais, le poète ayant eu l'opportunité, à la faveur d'une longue pause, d'ausculter les nouveaux gisements par où s'affirme, aujourd'hui, en ses nouveaux fleurons romanesques, le génie le plus authentique de la littérature antillaise : littérature d'expression française, littérature d'expression créole. Littérature aux multiples recours, littérature saisie du voeu de dire l'être antillais mais frappée, pour ce faire, d'une féclure linguistique générée par la diglossie. La diglossie, cette répartition fonctionnelle de deux langues, au nom de quoi le créole, contrairement au français, n'est pas (encore), aux Antilles, langue de la littérature, et que le français, contrairement au créole, n'y est pas la langue qui actionne en profondeur le vécu et l'impensé des larges masses. Ecrire en créole relève donc tout à la fois du défi et de la prouesse. En tout cas de l'ascèse. En sorte que c'est véritablement prudence et modestie que de placer son chant créole sous le parage éprouvé de la parole traditionnelle. C'est aussi souci d'une remise en cause de toute une poétique excentrée ayant dû, pour s'affirmer, emprunter le train de la lyrique occidentale telle que l'école laïque l'a enseignée aux hommes de couleurs à partir du 19e siècle, depuis les mièvreries néo-classiques jusqu'aux frénésies surréalistes et au-delà, en passant par les effusions romantiques. Poésie des racines : poésie radicale, donc poésie des origines. Non pas des origines du monde mais des origines de la poésie antillaise elle-même. A ce prix, il est vrai que la thématique semble devoir se resserrer autour d'un noeud proche de l'oralité paysanne. La prouesse de Daniel Boukman est précisément de sortir du cercle des figures imposées et ce, grâce au jeu formel des sonorités par quoi la poésie affirme sa souveraineté. L'hommage liminaire à Sonny Rupaire est là pour marquer la fraternité non pas seulement militante mais aussi poétique des deux hommes qui, par la grâce de la parole, parviennent à s'émanciper du dit traditionnel tout en gardant fidélité à l'esprit et aux accents profonds de ce dernier. Il ne faut pas se laisser abuser par les titres des poèmes qui sont autant de fausses pistes indigénistes (latè-a, anba an kwi, lanmen, lyann, pyès bobech, mawòt, voum voukoum etc...). Il suffit de lire le dernier poème intitulé "titim" (dont la place dans le recueil n'a rien de fortuit car, en lui, culmine l'art du poète) pour se rendre compte de la stratégie mise en oeuvre.

implicite résolution ("Boulé kay, kouyé lé") initié la première guerre anticolonialiste moderne à avoir été menée pour une indépendance négro-Nègre ? Or, assurément. A condition toutefois d'assigner à cet adjectif une valence africaine et non pas créole. La révolution haïtienne fut, en effet, une révolution menée non pas par des créoles, mais par des esclaves nés en Afrique (des Bossalis). Et Boukman\* était de ceux-là. En sorte que le recours au pseudonyme littéraire Boukman, selon la forme graphique où nous l'a légué l'historiographie en langue française - la seule qui existe - plonge ses racines dans une évidence africaine mais dit, par la même occasion, qu'il s'agit là d'une africanité en mutation, contrainte par le viol, le rapit et le tour, aux délices de l'univers plantationnaire des Antilles. D'une africanité en cours de transformation, d'une africanité en stage de créolisation. C'est donc à la manière toute en symboles du poète et non pas à coup de déclarations que Daniel Boukman connaît tout à la fois sa poésie et la mythologie qui la nourrit. C'est, de la même façon, comme il se doit pour un poète, par un acte littéraire d'importance que Boukman investit le champ-ouvert, il est vrai - de la créolité. Il s'autorise d'emblée de la caution de l'écriture créole, celle-là même qui, aux veillées, égrené, conte, danses et chants, le chapitre convenu et fausement déguisé des "titim dwè zèk".

Le passage de la veine française à la veine créole est à noter ici non pas comme l'expression d'un manque comblé, car à vrai dire, on ne saurait affirmer que Boukman ait pu de l'extrême de l'écriture, en langue française. C'est plutôt la manifestation d'une écoute plus attentive de la matière des "lignes dans le fol" antillais, le poète ayant eu l'opportunité, à la faveur d'une longue pause, d'ausculter les nouveaux glissements par où s'affirment, aujourd'hui, en ses nouveaux fleurons romanesques, le génie le plus authentique de la littérature antillaise : littérature d'expression française, littérature d'expression créole. Littérature aux multiples retours, littérature saisie du vœu de dire l'être antillais mais frappée pour ce faire, d'une lecture linguistique générée par la diglossie. La diglossie, cette répartition fonctionnelle de deux langues, au nom de quoi le créole, contrairement au français, n'est pas (encore), aux Antilles, langue de la littérature, et que le français, contrairement au créole, n'y est pas la langue qui actionne en profondeur le vécu et l'impensé des larges masses. Ecrite en créole donc tout à la fois du défilé et de la promesse. En tout cas de l'achèvement. En sorte que c'est véritablement prudence et modestie que de placer son chant créole sous le parapluie de la parole traditionnelle. C'est aussi l'acte d'une remise en cause de toute une poétique excentrée ayant dû, pour s'affirmer, emprunter le train de la typique occidentale telle que l'école laïque l'a enseignée aux hommes de couleur à partir du 19<sup>e</sup> siècle, depuis les manœuvres néo-classiques jusqu'aux idéologies surréalistes et au-delà, en passant par les effusions romantiques. Poésie des racines : poésie radicale, donc poésie des origines. Non pas des origines du monde mais des origines de la poésie antillaise elle-même. A ce prix, il est vrai que la thématique semble devoir se resserrer autour d'un noeud proche de l'oralité paysanne. La promesse de Daniel Boukman est précisément de sortir du cercle des figures imposées et ce, grâce au jeu formel des sonorités par quoi la poésie affirme sa souveraineté. L'hommage liminaire à Sonny Ruppato est là pour marquer la fraternité non pas seulement militante mais aussi poétique des deux hommes qui, par la grâce de la parole, parviennent à s'émanciper du dit traditionnel tout en gardant fidèlement à l'esprit et aux accents profonds de ce dernier. Il ne faut pas se laisser abuser par les titres des poèmes qui sont autant de fausses pistes indignifiantes (l'ité-a, ande en kwi, lannen, lyan, pyèz boboch, masòt, voun vounkoun etc...). Il suffit de lire le dernier poème intitulé "titim" (dont la place dans le recueil n'a rien de fortuit car, en lui, culmine l'art du poète) pour se rendre compte de la stratégie mise en oeuvre.

Du titim, il n'a rien d'autre que le climat énigmatique créé par l'ouverture et la clôture, l'ensemble du poème étant une seule longue et même phrase accumulée, strate après strate, cercle après cercle, noeud après noeud, autour de trois actants symboliques : fonmi, yenyen, zagriyen. Cette amplification interne de la tradition orale opère à partir de mécanismes proprement poétiques c'est à dire liés au génie d'un sujet opérateur et non pas d'une quelconque collectivité mythique. En ce sens, Boukman, continuateur d'un patrimoine collectif tout autant que novateur, s'inscrit dans la dynamique de la parole antillaise, dans sa dimension, tout à la fois **oralitaire** et **littéraire**.

Roland Barthes disait que l'écrivain est celui qui invente un langage dans une langue. Le destin de l'écrivain créolisant est tel qu'il doit accomplir le grand écart qui consiste à construire dans le même mouvement sa langue littéraire et son langage. Daniel Boukman, par son radicalisme poétique - terme à prendre en bonne part - parvient à éviter dans ce recueil des distorsions trop importantes entre l'élaboration de la langue et la création d'un langage. L'évolution de son art poétique et de son inspiration dans l'avenir nous indiquera si et comment il parvient à renouveler, à étendre l'empan de sa poésie, en conservant cet équilibre remarquable. Il ne me déplairait pas personnellement de voir le poète se muer en romancier et produire une nouvelle, voire un roman avec le matériau expérimenté ici et extrait du gisement de ce placer-là.

Qu'on ne me trouve pas trop téméraire, si je tente ici de jeter, pour la circonstance, les brefs rudiments d'une langue inédite de la critique littéraire d'expression créole. Qu'on en juge !

Travay Boukman-la sé an travay ki ka woulé pou plogé pawol-li adan balan pawol majolè. E si ou wè i ka érisi ba powèm li tjèk lokans sé davrè i ka rivé tètou lanng kréyol-la an mannyè pou i pé sa mété tout zouzoun klérant li déwò. Pas an lanng, sé pa anni ba pawol chenn an mannyè moun antan lontan. An lanng sé akondi an zouti ou ka machoké épi ki ka sèvi'w pou ou pé sa machoké sa ou ni an lidé'w ek an fon tjè'w. Mi sé poussa pawol sé akondi an "titim", sé akondi an "bwa sek", kivedi an bagay ki la bò'w : sé fè sa ou lé épi'y. Sé dapré sa ou fè i ka vini sa i yé.

Mi sé sa Danyel Boukman fini fini apwann mwen.

Jean BERNABE

